

ORTHODOXIE

N° 176 |  | OCTOBRE 2019

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA
TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Samedi le 11 septembre fut baptisée Théophanie et l'après-midi a eu lieu le mariage de Minas et de Théophanie.

Voir page 9.

Le voyage en Afrique est remis aux calendes grecs.

Plaise à Dieu, dans deux semaines (dimanche : 10/28 novembre) il y aura une liturgie à Mirabeau.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien



SOMMAIRE

- ✻ UN EXEMPLE ADMIRABLE DE LOYAUTÉ ENVERS ST NICOLAS
- ✻ LE PAPE SAINT JULE
- ✻ HISTOIRE DE SAINT PHILIPPE, L'APÔTRE
- ✻ LA RECOMPENSE DE LA FIDÉLITÉ CONJUGALE
- ✻ LA RESSEMBLANCE DE LA CHAIR DU PÊCHÉ
- ✻ LA CROIX DU CHRIST A-T-ELLE RÉVÉLÉ ET TUÉ ARIUS ?
- ✻ MISE AU POINT
- ✻ LE YOM KIPPOUR ...
- ✻ LA SIGNIFICATION ET LE CARACTÈRE DES HUIT MODÈS

Tout ce qui se dit et s'écrit sur Dieu se dit et s'écrit non pas selon la puissance et la majesté de Dieu, mais selon la faiblesse de ceux qui écoutent, ou encore – comme on dit – selon le besoin, de sorte que ceux qui ont la chance d'avoir de telles visions n'essaient pas d'analyser en profondeur ces mystères, mais qu'ils croient avec crainte et respect.

MESSAGE À UN ICONOGRAPHE
(troisième traité)

UN EXEMPLE ADMIRABLE DE LOYAUTÉ ENVERS ST NICOLAS

Au printemps 1707 le tsar Pierre Alexeievitch fit un voyage à Moscou au cours duquel il confia au prince Féodor lourevitch Romodanovsky la tâche de mettre en ordre les affaires de prison.

Romodanovsky se mit donc à inspecter les geôles et prisons de Moscou. Arrivé dans un bagne, accompagné du geôlier et des gardiens, il passa en revue ses corridors, s'arrêtant à chaque cellule et posant des questions sur leurs occupants.

Soudain, l'un des bagnards lui dit :

– Prince ! Nous savons que tu es un homme pieux et que tu crains Dieu; tu respectes la mémoire des saints, en particulier celle de notre saint Nicolas le Thaumaturge. Eh bien voilà, justement, pour l'amour de lui qui était charitable, faisons une grâce généreuse, laisse-moi partir chez moi, seulement pour deux jours.

– Quoi ?!, s'étonna Romodanovsky. Mais as-tu toute ta tête pour oser demander une telle chose ?

– J'ai toute ma tête et ma mémoire est bonne, continuait le bagnard. Je te dirai seulement qu'à mon village, on vénère beaucoup la fête du Nicolas d'été et que dans notre église, un autel lui est consacré. En plus, je m'ennuie après ma jeune femme et mes petits enfants. Je voudrais les embrasser et les serrer dans mes bras. Laisse-moi y aller ...

– Quel est cet homme ? demanda le prince.

– L'assassin d'un soldat du tsar, lui répondit l'autre.

– Quel soldat ?

– Un soldat du régiment Préobrajensky, précisa le geôlier. Il est vrai qu'il a commis son crime dans l'émportement...

Le bagnard pendant ce temps, lui, continuait :

– Prince charitable ! C'est vrai, je suis un grand criminel. Je m'en repens devant les hommes et devant Dieu. Mais quand même, j'aimerais bien passer quelque temps chez moi. Je demande seulement deux jours, et sois sûr que le troisième jour je reviendrai moi-même ici.

Le discours si brave du bagnard plût au prince et il lui demanda :

– Mais qui va se porter garant de toi ?

– Saint Nicolas le thaumaturge, répondit le prisonnier. Lui, qui a trouvé grâce auprès de Dieu, sera mon garant au cas où je serais tenté.

A ce moment-là, Romodanovsky regarda le prisonnier droit dans les yeux et quelque chose d'attendri et de bon remua dans son âme.

– Otez-lui les fers et laissez-le sortir pour deux jours, ordonna-t-il après avoir fait un geste de la main en direction du bagnard.

– Votre Grâce, prononça le geôlier, je me permets de vous dire ... il va vous tromper. Il n'a besoin que d'un moyen de sortir et une fois là-bas, va essayer de le retrouver ! C'est que pour ces bagnards, il n'y a rien de sacré sur cette terre. Ce sont des beaux parieurs de première.

Romodanovsky se mit à réfléchir ...

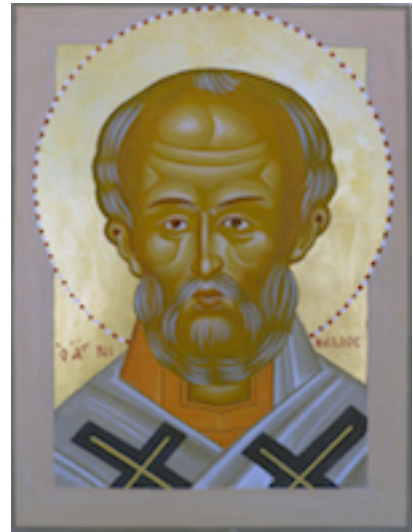
– Effectivement, pensait-il, à peine sera-t-il sorti du bagne, où le chercher ensuite ! Peut-être ce n'est pas du tout chez lui qu'il veut aller mais tout simplement prendre la poudre d'escampette ... Ah, je me suis emballé outre mesure et mon ordre était irréfléchi. Du reste, ce qui est dit est dit, car les Romodanovsky ne reviennent pas sur leur parole.

A ce moment-là, le prince regarda une fois de plus le visage ouvert du bagnard et répéta :

– Laissez-le sortir pour deux jours ! Je suis sûr qu'il reviendra au jour convenu. Le Saint garant ne permettra pas de supercherie.

Le bagnard se jeta aux pieds du bon prince, tandis que le geôlier, sombre et maussade, donnait l'ordre à la garde d'ôter les fers au criminel.

Au village de Nikolskoïe, à vingt verstes de Moscou, la fête du 9 Mai bat son plein. A la fin de la célébration liturgique, la foule s'est précipitée sur la place du marché. Là, la foire s'est déjà installée, formant un tableau haut en couleurs. Dans la foule, heureux et content, avance



notre prisonnier provisoirement libéré. Il tient dans ses bras un joli enfant qui serre très fort de ses petits bras potelés le cou de son papa. A ses côtés marche une jeune femme de belle allure qui tient par la main un garçonnet à l'air vif.

– Mon pauvre cher mari, dit la femme, ne nous laisse pas orphelins. Regarde comme on est bien et comme on se sent libre ici. Et là-bas. ... la prison ... la captivité ... C'est vrai que tu as tué un soldat du tsar, mais si tu l'as fait, c'est sans mauvaise intention, par mégarde, sans le faire exprès. Pourquoi aller souffrir dans une éternelle réclusion et détruire une malheureuse famille !...

– Il ne faut pas, ma bonne amie ! répond le détenu. J'ai promis ...

– Quelle importance peut bien avoir ce que tu as promis dans ta captivité, continuait sa femme; si tu ne reviens pas, personne ne pourra rien y faire. Nous nous enfuirons sans tarder, nous partirons sur le Don libre. Là nous commencerons une nouvelle vie de liberté. Nos fils deviendront de vaillants Cosaques et se mettront au service du tsar notre petit père pour effacer ta faute.

Et le détenu se mit à réfléchir aux paroles séduisantes de sa femme.

– Partir sur le Don ... recommencer une vie sans contrainte ... Mais est-ce bien ça ? Est-ce que ce sera réellement bien là-bas ? Et ma conscience ? ... Ce saint garant ? Qu'est-ce que je vais faire une fois que j'aurai profané sa sainte mémoire ? Je perdrai tout. Je n'aurai ni réussite, ni joie ni bonheur. Je me dessécherais et disparaîtrai, pis qu'un esclave. Ce n'est pas sans raison que le prince a dit : «Le saint garant ne permettra pas de supercherie.»

Puis de nouveau les discours séduisants de sa bien-aimée firent hésiter le pauvre homme et déjà approchait le moment où la ferme résolution de fuir avec sa famille allait l'emporter. Mais ... là, au fond de son âme, quelque chose de souverainement puissant l'arrêta, aiguillonnant sa raison vers la vérité et, n'écoutant plus qu'elle, le détenu dit :

– Non, saint Nicolas ne le permettra pas ! Je dois agir selon ma conscience et la vérité.

Et le jour suivant, faisant ses adieux à sa famille, il leur dit :

– Bien qu'il me soit difficile de me séparer de vous, je sens pourtant que ma conscience est nette. Je crois que mon garant me sauvera des malheurs et adversités futures.

Deux jours plus tard déjà, il était de nouveau à Moscou et il se présenta à la prison une heure avant que n'y arrive Romodanovsky.

– Je passai près de la prison, expliqua le prince au geôlier venu à sa rencontre, lorsque je me suis souvenu de ce bagnard qui avait invoqué comme garant saint Nicolas. Le délai fixé pour son absence est fini, est-il revenu ?

– Oui, Votre Honneur, répondit le geôlier. C'est un exemple admirable. Il est revenu au terme fixé et se trouve de nouveau en prison.

– C'est digne d'éloge ! s'écria le prince. Aujourd'hui même je vois le tsar et je lui raconterai ce cas hors du commun.

Le jour suivant dans le bagne se répandit la nouvelle inattendue qu'un envoyé du tsar était venu et avait emmené le détenu au palais. Et quand celui-ci fut de retour, tous avec impatience lui demandèrent ce que lui avait dit notre petit père le tsar.

– Notre Souverain, répondit le prisonnier, a souhaité lui-même connaître la raison pour laquelle je suis détenu. Ensuite, après avoir charitablement écouté ma confession, il a déclaré qu'il réduisait ma peine au minimum.

A cet instant, le détenu fit un signe de croix et ajouta avec feu :

– Gloire à Nicolas le Thaumaturge qui dans les minutes difficiles m'a aidé à combattre la tentation !

Et peu de temps après, le détenu fut libéré.

Iv. Babanine Un récit du journal Russky Palomnik, n°33, 18 août 1907.

Ni la foi séparée des oeuvres de la justice ne suffit à sauver, ni inversement la justice d'une vie n'assure par elle-même le salut, lorsqu'elle est disjointe de la foi.
saint Grégoire de Nysse (sur l'Écclesiaste, hom. 8)

Le pape saint Jule

vers 341

Tandis que les Ariens se déchaînaient avec la plus violente fureur contre saint Athanase, les plus saints évêques, regardant la cause de ce grand homme comme celle de toute l'Eglise, démasquaient l'artificieuse conduite de ses ennemis, et vengeaient avec éclat l'innocence et la vertu persécutées. Le pape saint Jule assembla à Rome un concile, où ses calomniateurs furent confondus, et en rendit compte à toute l'Eglise par une lettre, regardée avec raison comme l'un des plus beaux monuments de notre histoire. Il l'adressa nommément aux évêques d'Orient, partisans de l'Arianisme, en réponse à celle qu'ils lui avoient écrite d'Antioche. Elle ne nous, est parvenue qu'en grec.

Lettre du pape saint Jule à Danius, Flacille, Narcisse, Eusèbe (d'Emèse), Maris, Macédonius, Théodore et autres.

Jule, aux ci-dessus dénommés, nos très chers frères, salut en notre Seigneur Jésus Christ.

«J'ai lu la lettre que m'ont apportée mes prêtres Elpide et Philoxène, et je me suis étonné que vous ayant écrit avec charité et dans la sincérité de mon coeur, vous m'ayez répondu d'un style si peu convenable, qui ne respire que la contention; et fait paraître du faste et de la vanité. De semblables procédés s'accordent mal avec l'esprit du christianisme. Puisque je vous avais écrit avec charité, il fallait me répondre avec charité, et non pas sur le ton de la dispute. N'était-ce pas une marque de charité de vous avoir envoyé des prêtres pour compatir aux affligés, engager ceux qui m'avaient écrit à se rendre auprès de moi pour accélérer le terme des différends, régler en fin tous les intérêts, arrêter les vexations qu'éprouvent nos frères, et les plaintes, sans doute calomnieuses, qui se dirigent contre vous-mêmes. Mais je ne sais quel motif a pu vous porter à nous écrire d'une manière où, avec l'apparence du respect, vous nous fondez à croire qu'il y a peu de franchise dans vos protestations. Car les prêtres chargés par moi d'une mission qui leur promettait un résultat des, plus consolants, n'ont rapporté que l'affligeant récit des choses qui se sont passées sous leurs yeux. Les réflexions que m'avait suscitées la lecture de votre lettre m'avaient porté d'abord à la laisser sans réponse, dans la confiance que quelqu'un de vous se rendrait ici, de qui me dispenserait d'écrire : je craignais que si cette lettre venait à être connue, elle ne produisît des impressions fâcheuses. Trompé dans mon attente, il m'est devenu impossible de la laisser ignorer; et je ne saurais vous dissimuler dans quelle surprise elle a jeté tout le monde. On ne pouvait croire qu'elle vînt de vous; tant elle se ressentait d'une aigreur si éloignée du langage de la charité ! Si celui qui l'a dictée a voulu faire montre d'éloquence, c'était à d'autres qu'il fallait laisser une pareille prétention : en matière ecclésiastique, il ne s'agit pas d'ostentation de paroles, mais de canons apostoliques, et du soin de ne scandaliser personne, pas même les faibles. Que si elle a échappé dans un moment d'humeur que quelques-uns (car à Dieu ne plaise que je veuille en accuser tous !) auraient conçue les uns contre les autres; il ne fallait pas s'y abandonner, ou du moins permettre que le soleil se couchât sur leur colère, et moins encore la pousser au point de la témoigner par écrit. Car enfin de quoi a-t-on à se plaindre ? quel grief vous ai-je donné par ma lettre ? serait-ce parce que je vous parlais de concile où je vous engageais à vous réunir ? Loin de vous en offenser, vous deviez plutôt vous en féliciter. Ceux qui n'ont nul reproche à appréhender pour la conduite qu'ils ont tenue ou pour les jugements qu'ils ont portés, puisque vous prétendez qu'il y a eu jugement, ne sauraient trouver mauvais qu'ils soient examinés par d'autres. Ils n'ont pas à craindre que ce qu'ils ont bien jugé paraisse à d'autres l'avoir été mal. C'est pourquoi le grand concile de Nicée a permis que les décrets d'un concile fussent examinés dans un autre, afin que les juges, ayant devant les yeux le jugement qui pourra suivre, soient plus circonspects dans l'examen des affaires, et que les parties n'aient pas lieu de croire que le jugement avait été prononcé par passion. Il n'y aurait, de votre part, ni justice, ni bienséance à rejeter cette règle; car, ce qui a passé une fois en coutume dans l'Eglise, après avoir reçu la sanction des conciles, il n'est plus au pouvoir de simples particuliers d'aller à l'encontre.»

Il leur représente ensuite, qu'en les invitant au concile de Rom, il n'avait fait que consentir à la demande de leurs propres députés, qui, se trouvant confondus avec ceux de saint Athanase, avaient demandé ce concile; que mal à propos ils se plaignaient qu'on y avait reçu à

la communion Athanase et Marcel d'Ancyre, sous le prétexte qu'ils auraient été exclus par le concile de Tyr et de Constantinople, puisque eux-mêmes avaient admis à leur communion les Ariens, chassés de l'Eglise par saint Alexandre d'Alexandrie, excommuniés dans chaque ville, et anathématisés par le concile de Nicée.

Pouvait-on montrer moins de sévérité à l'égard d'un crime qui s'attaquait non pas seulement à un homme, mais à la personne même de Jésus Christ, le Fils du Dieu vivant ? Des hommes repoussés par tout l'univers, et marqués du sceau de l'infamie; voilà ceux que l'on se vante d'avoir reçus à la communion ! Un tel langage ne peut sans doute que vous révolter vous-mêmes. Quels sont donc ceux qui déshonorent les conciles ? Ne sont-ce pas ceux qui comptent pour rien les suffrages de trois cents évêques, et sacrifient la religion à leurs perfides complots ? L'hérésie a été condamnée et proscrite par tous les évêques du monde. Athanase et Marcel en comptent un grand nombre qui parlent et écrivent hautement pour leur défense. On nous a informé avec quelle vigueur le dernier avait résisté aux Ariens, lors du concile de Nicée. Pour Athanase, on affirme qu'il n'a pas même été condamné dans le concile de Tyr, et qu'il n'était pas présent à La Maréote, où l'on prétend avoir fait des procédures contre lui. Or, vous savez, mes frères, que ce qui se fait en l'absence de l'une des parties est nul et suspect. Nonobstant tout cela, pour connaître plus exactement la vérité et ne recevoir de préjugé ni contre vous, ni contre ceux qui nous ont écrit en leur faveur; nous les avons tous invités à venir, afin de tout examiner dans un concile, et de ne pas condamner l'innocent ou absoudre le coupable.»

Les Eusèbiens, pour faire valoir leurs conciles de Tyr et de Constantinople contre saint Athanase et Marcel d'Ancyre, avaient allégué l'exemple du concile de Rome, qui excommunia Novatien; et de celui d'Antioche, qui déposa Paul de Samozate. Le pontife leur reproche d'avoir violé les canons de l'Eglise, en transférant les évêques d'un siège à un autre (ce qui pouvait regarder Eusèbe, qui avait passé de l'évêché de Beryte à celui de Nicomédie, et ensuite à celui de Constantinople); d'où il prend occasion de rétorquer contre eux, pour les confondre, ce qu'ils avaient avancé pour affaiblir l'autorité de l'Eglise romaine.

Si vous croyez véritablement, que la dignité épiscopale est égale partout, et si, comme vous le dites, vous ne jugez point des évêques par la grandeur des villes; il fallait que celui à qui l'on en avait confié une partie y demeurât, sans passer à celle dont il n'était pas chargé, méprisant, pour la vaine gloire des hommes, et son Eglise, et Dieu, de qui il l'avait reçue ...

Le pape rappelle et détruit toutes les autres chicanes par lesquelles ils essaient de justifier leur refus de comparaître. Il répond à chacune des calomnies intentées contre le saint archevêque, ainsi que contre Marcel d'Ancyre; expose les motifs qui lui faisaient un devoir de les admettre l'un et l'autre à sa communion.

«Eusèbe (poursuit-il) m'a écrit contre Athanase : vous venez, vous aussi, de m'écrire contre lui. D'autre part, plusieurs évêques de l'Egypte et des autres provinces m'ont écrit en sa faveur. Mais d'abord les lettres où vous l'attaquez se contredisent; les premières ne s'accordent point avec celles qui ont suivi; quelle créance peut-on leur donner ? De plus, si vous voulez que l'on croie aux vôtres, il faut bien croire aussi celles qui sont à sa décharge, d'autant mieux qu'il existe entre les unes et les autres cette grande différence, que vous êtes éloignés, tandis que ses défenseurs, étant sur les lieux, sont bien plus à même de rendre un compte fidèle de ce dont ils ont été témoins oculaires.»

Il rappelle la validité de l'ordination de saint Athanase, son séjour à Rome, et répond aux accusations que les Ariens dirigeaient contre lui-même.

«Voyez quels sont ceux qui agissent contre les canons, ou de nous qui avons reçu un homme si bien justifié, ou de ceux qui, à Antioche, à trente-six journées de distance, ont donné le nom d'évêque à un étranger qu'ils ont fait partir pour Alexandrie, accompagné d'une escorte de gens armés. On n'en a pas fait autant pour reléguer Athanase dans les Gaules; et pourtant on n'eût pas manqué de le faire, s'il avait été véritablement condamné. Au contraire, à son retour, il a trouvé son Eglise vacante, et impatiente de revoir son pasteur. Je vous demanderai quelle discipline, quel canon, quelle tradition apostolique pouvaient permettre qu'en pleine paix, lorsqu'un si grand nombre d'évêques étaient unis avec Athanase reconnu partout pour légitime évêque d'Alexandrie, on envoyât à sa place, dans son Eglise, un étranger, ce Grégoire (de Cappadoce) qui n'a pas été baptisé, que l'on n'y connaissait pas, que personne, ni évêque, ni prêtre, ni laïque, n'avait demandé; que son ordination se fit à Antioche, pour aller ensuite prendre possession du siège d'Alexandrie, accompagné, non par les prêtres et les diacres de la ville, mais par des soldats. En supposant même qu'après le concile, Athanase eût été trouvé

coupable, une semblable ordination n'en était pas moins irrégulière. Les lois de la discipline ecclésiastique voulaient quelle se fit dans l'Eglise même, par les mains des évêques de la province; que l'élu fût de la même Eglise, du nombre de ses prêtres, membre de son clergé. Que l'on eût agi ainsi à l'égard de quelques-uns des vôtres : n'auriez-vous pas été les premiers à crier à l'injustice, à réclamer l'exécution des canons ? Mes chers frères, nous vous parlons en vérité, comme en la présence de Dieu; une pareille conduite n'est ni sainte, ni légitime, ni ecclésiastique.»

Le saint pape retrace avec énergie les désordres de toute espèce qui avoient signalé l'intrusion de Grégoire.

L'Eglise d'Alexandrie s'est vue en combustion; les vierges ont été dépouillées nues; les religieux renversés par terre; les prêtres, et avec eux nombre de laïques, déchirés de coups, exposés aux plus indignes traitements; des évêques traînés en prison; une foule de citoyens dispersés, réduits à fuir; les saints mystères profanés, foulés sous les pieds des païens; et tout cela pour obliger quelques personnes à reconnaître l'ordination de Grégoire. Et l'on ose dire que la capitale et toute la contrée de l'Egypte jouissaient alors de la paix la plus tranquille ! C'est là apparemment ce que vous appeliez du nom de paix ... De tels désordres vont droit à la ruine de l'Eglise, non à son édification. Et qui peut y applaudir, se déclare enfant de confusion, et non pas un enfant de paix.

Ô mes frères ! nous sommes dans un siècle où les jugements de l'Eglise ne se règlent plus selon l'Evangile, mais ne se rendent que comme des arrêts de proscription et de mort. Des évêques exposés à de pareils outrages, et de quelles Eglises ! De celles que les apôtres ont gouvernées par eux-mêmes ! Pourquoi ne nous écrivait-on pas, principalement dans une cause qui intéressait l'Eglise d'Alexandrie ? Ne savez-vous pas que c'était la coutume de nous écrire d'abord, et que la décision devait venir d'ici ? Si donc il avait pu s'élever des soupçons relativement à l'évêque, de ce diocèse; c'était à notre Eglise que l'on aurait dû en faire part. Maintenant, sans nous en avoir instruits,

après que l'on a fait tout ce que l'on a voulu, on veut que nous y donnions les mains aveuglément, sans connaissance de cause. Ce ne sont point là les ordonnances de l'apôtre saint Paul; ce n'est point la tradition de nos pères. C'est une forme de conduite toute nouvelle; une discipline à laquelle nous n'étions pas accoutumés.»

Le pape saint Jules mourut en 352, et fut remplacé dans la chaire pontificale par le pape Libère.

Un certain Moïse, un noir d'origine éthiopienne, était esclave chez un fonctionnaire. Celui-ci finit par le chasser pour son immoralité et son brigandage : on disait qu'il était même allé jusqu'au meurtre. Il faut bien que je raconte ses méfaits, pour pouvoir montrer la grandeur de sa conversion. Il avait été, disait-on, chef d'une bande de brigands et parmi ses prouesses, on rapportait surtout celle-ci. Il en voulait à un berger qui, une nuit, l'avait gêné avec ses chiens : On informa le berger que Moïse, décidé à le tuer, traversait le Nil vers son campement. Comme le fleuve avait débordé sur un bon mille, Moïse avait mis son épée dans sa bouche, ses vêtements sur sa tête et passait de l'autre côté du fleuve à la nage. Pendant qu'il traversait ainsi, le berger put aller se cacher dans le sable. Voyant cela, Moïse choisit quatre bœufs parmi les plus beaux, les tua, les lia avec une corde et retransa à la nage.

Parvenu dans un petit village, il écorcha les bœufs, et après avoir mangé le meilleur de la viande, vendu les toisons pour du vin dont il but abondamment, il partit à cinquante milles de là, où se trouvait sa bande. Il fut touché de repentir, un soir, à la suite d'une difficulté : il entra dans un monastère et se donna tellement à la pénitence que le diable, celui qui l'excitait depuis sa jeunesse et le faisait pécher, luttait contre lui à découvert : Moïse le voyait. C'est ainsi qu'il parvint à la connaissance du Christ. On raconte qu'un jour des brigands, ignorant qui il était, se jetèrent sur lui alors qu'il était assis dans sa cellule. Ils étaient quatre. Après les avoir liés et mis sur son dos comme un sac de paille, il les porta à l'église des frères. « Il ne m'est permis de faire de mal à personne, dit-il. Qu'ordonnez-vous donc pour ces gens là ? » Alors les quatre hommes firent des aveux, et quand ils apprirent que c'était Moïse, célèbre autrefois parmi les brigands, ils rendirent gloire à Dieu et, devant sa pénitence, renoncèrent eux aussi à leurs mauvaises actions. Car ils avaient pensé; "Si un tel maître en brigandage en est venu à servir Dieu, qu'attendons-nous pour faire notre salut ?"

HISTOIRE DE SAINT PHILIPPE, L'APÔTRE

d'après l'*Histoire apostolique* d'Abdias (liv. 10)

Philippe, compatriote de Pierre et d'André, était originaire du village de Bethsaïde en Galilée, et appelé peu de temps après Pierre, il parvint à l'honneur de l'apostolat. Afin qu'il eût un compagnon de sa conversion, il amena à Jésus Christ un de ses parents nommé Nathanaël, et il est relaté que Jésus Christ reconnut Nathanaël sous un figuier avant qu'il ne lui fût conduit par Philippe. Et Nathanaël, saisi de surprise, parce qu'il n'avait jamais vu Jésus Christ auparavant, s'attacha désormais de grand coeur à lui, restant toujours dans la compagnie de Philippe. Et la veille de la Passion, comme il entendait le Seigneur dire que personne n'arriverait à son Père, si ce n'est par lui, il commença à prier son Maître de lui montrer le Père ainsi qu'à ses disciples, ce qu'il disait par amour de la vie éternelle. Mais Jésus Christ reprit Philippe de ce qu'étant avec lui depuis tant de temps, il ne le connaissait pas bien encore. Et l'Evangile nous apprend que ces choses furent faites par Philippe avant la Passion du Seigneur.

Après l'ascension du Sauveur, le bienheureux Philippe prêcha constamment l'Evangile aux gentils pendant vingt ans dans la Scythie. Et ayant été saisi par des païens et conduit devant la statue de Mars, comme on voulait le forcer à adorer cette idole, il sortit de dessous le piédestal qui soutenait la statue un grand dragon, et il frappa le fils du prêtre qui entretenait le feu du sacrifice. Et il frappa également deux tribuns qui gouvernaient la province, et dont les soldats tenaient l'apôtre attaché. Et ensuite tous les assistants, rendus malades par le souffle empesté du dragon, commencèrent à éprouver de grandes douleurs. Et l'apôtre, les voyant ainsi, leur dit : «Ecoutez-mon conseil et vous recouvrirez la santé, et même ceux qui viennent de mourir ressusciteront tous, et le dragon qui vous était funeste sera chassé au nom du Seigneur.» Et les malades lui dirent : «Que devons-nous faire ?» Et l'apôtre leur répondit : «Renversez cette statue de Mars et brisez-la, et, à l'endroit où elle s'élève, dressez la croix de Jésus Christ mon Seigneur, et adorez-la. »

Alors ceux qui souffraient de grandes douleurs se mirent à crier : «Que la santé nous soit rendue, et nous renverserons Mars.» Et le silence s'étant fait, l'apôtre dit : «Je t'ordonne, dragon, au nom de Jésus Christ notre Seigneur, de quitter ce lieu et d'aller résider en un désert où n'habite aucun homme et où il n'est rien qui soit utile à la race humaine, afin que tu ne nuises à personne.» Alors ce dragon si féroce s'empressa de s'éloigner, et on ne le revit plus. Et Philippe ressuscita le fils du prêtre qui entretenait le feu, et les deux tribuns qui étaient morts, et il rendit la santé à toute la multitude qui était malade par suite du souffle du dragon. D'où il advint que tous ceux qui poursuivaient l'apôtre Philippe firent pénitence et l'adorèrent comme un dieu.

Et l'apôtre les enseigna durant un an, leur montrant comment l'avènement du Seigneur avait secouru le monde qui était en grand danger, et comment le Seigneur était né d'une vierge, comment il avait souffert, et comment il était ressuscité le troisième jour après sa Passion; comment il avait, après sa résurrection, enseigné les mêmes choses qu'avant sa Passion, comment il était monté au ciel à la vue des apôtres, et comment il avait envoyé l'Esprit saint qu'il avait promis et qui, venant comme du feu, s'était posé sur les douze apôtres et leur avait communiqué le don de toutes les langues, et il dit : «Je suis un de ces envoyés et je vous fais savoir que toutes idoles sont vaines et fatales à ceux qui leur rendent un culte.» Et tout le monde crut à ce que disait l'apôtre, et, ayant brisé l'image de Mars, beaucoup de milliers d'hommes furent baptisés. Et l'apôtre ayant ordonné des prêtres, des diacres et un évêque, et ayant construit beaucoup d'églises, revint en Asie, obéissant à une révélation de Dieu, et il résida depuis dans la cité d'Hiéropolis, et il y étouffa l'hérésie perverse des Ebionites qui disaient que le Fils de Dieu n'était pas un homme véritable, né d'une vierge.

Et l'apôtre avait deux filles, vierges et consacrées au Seigneur, qui avaient attiré à Dieu une multitude de vierges. Et Philippe, sept jours avant sa mort, appela à lui tous les prêtres et les diacres, ainsi que les évêques des villes voisines, et il leur dit : «Le Seigneur m'a accordé de rester encore sept jours en ce monde; souvenez-vous de la doctrine de notre Seigneur Jésus Christ, et restez fermes devant les menaces de l'ennemi. Que le Seigneur accomplisse ses promesses et qu'il fortifie son Eglise.» En disant ces choses et d'autres semblables, l'apôtre Philippe, âgé de quatre-vingt-sept ans, se rendit vers le Seigneur, et son corps saint fut déposé dans la ville d'Hiéropolis. Et, après quelques années, ses deux filles, vierges saintes, furent ensevelies dans le même tombeau, à sa droite et à sa gauche, et, à la prière de l'apôtre, les bienfaits du Seigneur y sont accordés à tous ceux qui croient en un seul Dieu, Père invisible, incompréhensible et immense que nul homme n'a vu ni ne peut voir, et à son Fils seul-engendré Jésus Christ, notre Seigneur, qui a été crucifié pour les péchés du monde, et en l'Esprit saint Consolateur qui éclaire nos âmes, et maintenant et toujours, dans les siècles infinis des siècles. Amen.

LA RÉCOMPENSE DE LA FIDÉLITÉ CONJUGALE

L'abba Eusèbe, prêtre, nous fit le récit suivant. Un négociant de notre ville, qui naviguait, perdit tout, ses biens comme ceux des autres; il se sauva seulement lui-même. Etant arrivé ici, il fut arrêté par ses créanciers et mis en prison. On lui prit tout ce qu'il avait chez lui, sans rien lui laisser que ce qu'il portait, lui et aussi sa femme. Celle-ci, dans sa grande inquiétude et sa gêne, s'était fait comme une obligation de nourrir son mari, au moins avec du pain. Un jour donc qu'elle était assise et mangeait avec son mari dans la prison, un grand personnage vint donner des secours aux détenus, et ayant vu cette dame assise avec son mari, il se sentit blessé d'amour pour elle (elle était en effet très belle), et il la manda par l'intermédiaire du geôlier. Elle vint avec joie, s'attendant à recevoir la charité. L'homme la prenant à part lui dit : «Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi es-tu ici ?» Et elle lui raconta tout. Il lui dit : «Si j'acquitte ta dette, tu coucheras avec moi cette nuit ?» Elle, qui était vraiment très belle et chaste, lui répondit : «Maître, j'ai appris que l'apôtre a dit que la femme n'a pas puissance sur son propre corps, mais bien son mari. Permits donc, maître, que j'interroge mon mari : et ce qu'il commandera, je le ferai.» Elle vint tout rapporter à son mari. Lui, plein de sagesse et de tendresse pour sa femme, ne se laissa pas entraîner par l'idée de sortir de prison; mais en gémissant et pleurant il dit à sa femme : «Va, ma soeur, et prends congé de cet homme; et mettons notre espoir en Dieu, qui ne nous abandonnera pas jusqu'au bout.» Elle se leva et congédia l'homme en disant : «J'ai parlé à mon mari et il n'a pas voulu.»

En ce temps-là il y avait un brigand, lui aussi incarcéré; il observait tout ce que disaient l'homme et la femme, et il gémissait à part lui, disant : «Voici en quelle situation ils se trouvent, et pourtant ils n'ont pas renoncé à leur honneur pour avoir de l'argent et pour être délivrés, mais ils ont préféré la chasteté à la richesse et ils ont méprisé tous les biens de cette vie. Et moi, malheureux que je suis, que ferai-je, moi qui n'ai jamais pensé qu'il pourrait bien y avoir un Dieu, et qui à cause de cela ai commis tant de meurtres ?» Et les ayant appelés par la fenêtre de la cellule où il était enfermé, il leur dit : «J'ai été un voleur, j'ai fait beaucoup de mal, commis bien des meurtres, et je sais bien que quand le gouverneur viendra et que je paraîtrai devant lui, je serai mis à mort comme homicide. Mais en voyant votre chasteté, j'en ai été ému. Allez donc à tel endroit du rempart de la ville, creusez, et vous prendrez l'argent que vous trouverez là. Servez-vous-en pour acquitter vos dettes et faire d'autres aumônes. Et priez pour moi, afin que moi aussi j'obtienne miséricorde. Quelques jours plus tard, le gouverneur étant venu dans la ville ordonna d'emmener le brigand et de le décapiter. Le lendemain la femme dit à son mari : «Si tu le veux, mon maître, je vais à l'endroit qu'a indiqué le brigand, et je verrai s'il a dit vrai.» Il répondit : «Fais comme tu voudras.» Elle, prenant un petit sarcloir, alla le soir à l'endroit indiqué, et ayant creusé, elle trouva un pot couvert et contenant l'or. Elle s'en servit avec prudence et le donna peu à peu, en ayant l'air de l'emprunter à l'un ou à l'autre, jusqu'à ce qu'elle ait remboursé tous les créanciers; et après cela elle délivra aussi son mari. Celui qui nous fit ce récit disait : «Voyez : parce que ceux-ci ont observé le précepte divin, le Seigneur notre Dieu leur a fait grande miséricorde.»

La sainte Écriture, oeuvre du Dieu tout-puissant, a ceci d'admirable que, même quand on l'a expliquée de mainte façon, il lui reste toujours des replis secrets où elle tient cachés des mystères. Il est très rare qu'une fois expliquée, elle ne garde pas un surplus pour de nouvelles et quotidiennes explications.

Ainsi, par un grand dessein providentiel, le Dieu tout-puissant l'a mise au-dessus de toute compréhension, pour parer à la faiblesse changeante des hommes. Afin d'éviter qu'elle ne s'avilisse en devenant trop connue, elle a été faite de telle sorte que, paradoxalement, en la connaissant, on l'ignore. On la lit avec d'autant plus d'agrément que, chaque jour, on y trouve à apprendre. Le plaisir qu'elle procure est plus vif, du fait qu'elle a toujours quelque chose de neuf à offrir.

Saint Grégoire le Grand (explication du Livre de Rois 1, 76,2)

Dans «le Pré spirituel,» de Jean Moschus

LA RESSEMBLANCE DE LA CHAIR DU PÉCHÉ

En préparant un texte, pour notre site, «Livre des Promesses», attribué à Quodvuitdeus, évêque de Carthage (5e siècle), je me suis achoppé à ce passage : « ... le Christ : celui-ci prit, non pas la chair du péché, mais la ressemblance de la chair du péché.» (livre 1 chapitre 21) Et l'original en latin : «acceptit non carnem peccati, sed similitudinem carnis peccati.»

Nos pères se sont acharnés à soutenir fermement que le Christ a la même nature que nous, et non en apparence seulement, comme ils se sont battus pour soutenir que le Christ a la même nature (homoousios) que le Père, et non une nature semblable (homoiousios). Ici, dans ce texte, pourtant il s'agit de la ressemblance, non spécifiquement de notre chair ou de notre corps, mais de la chair du péché. Le Christ, cependant, a un corps d'avant la chute, donc sans péchés ni vices. Cette chair ressemble à celle de la chair du péché, mais n'est pas la même. Elle a les passions naturelles (faim, soif, sommeil, etc), mais pas ce que la chute a entraîné : les péchés et les vices. Les passions naturelles, nos premiers parents les ont eues. Adam était endormi quand Dieu a créé Ève de son côté. Les protoplastes ont mangé les fruits du paradis, mais malheureusement aussi du fruit défendu. Jésus, pour sa part, a eu faim après les 40 jours dans le désert. Il a somméillé sur la barque et il a eu soif près du puits de Jacob.

Revenons au texte en question. L'apôtre Paul dit à maintes reprises la même chose, comme en *Romains* 8,3 par exemple : «ἐν ὁμοιώματι σαρκὸς ἁμαρτίας.» «Dieu a condamné le péché dans la chair, en envoyant, à cause du péché, son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché».

Donc finalement ma crainte n'est pas justifiée, et l'évêque Quodvuitdeus écrit juste. Je continue donc à préparer le texte pour notre site.



SAMEDI LE 11 SEPTEMBRE FUT BAPTISÉE THÉOPHANIE ET L'APRÈS-MIDI A EU LIEU LE MARIAGE DE MINAS ET DE THÉOPHANIE.

LA CROIX DU CHRIST A-T-ELLE RÉVÉLÉ ET TUÉ ARIUS ?

Selon l'historien Socrate (de Constantinople), quand Hélène, la mère de l'empereur Constantin, découvrit la vraie Croix, elle laissa une partie de la Croix à Jérusalem, insérée dans un étui en argent, en souvenir de ceux qui souhaiteraient la voir. «L'autre partie, qu'elle envoya à l'empereur, qui était persuadé que la ville serait parfaitement en sécurité là où cette relique devait être conservée, celui-ci la fit enchâsser dans sa propre statue, située sur une grande colonne de porphyre du forum de Constantin à Constantinople. Je l'ai écrit de mémoire, mais presque tous les habitants de Constantinople affirment que cela est vrai» (Eccl. Hist. 1,17). Ce rapport semble donc nous indiquer qu'une partie de la vraie Croix a été placée par l'empereur Constantin dans la colonne de porphyre du forum de Constantinople pour la protection de la ville.

La seconde fois que Socrate mentionne la colonne de porphyre dans le forum de Constantin, c'est lorsqu'il décrit la mort de l'archi-hérétique Arius. Là nous lisons (Eccl. Hist. 1,38) comment Arius, pour éviter toute punition, fit une fausse confession de la foi orthodoxe devant l'empereur pour le tromper en lui disant qu'il acceptait la foi proposée au Synode de Nicée. L'empereur accepta sa confession et ordonna sa réintégration dans la communion avec l'Église. Socrate nous informe alors :

«C'était alors samedi, et Arius s'attendait à se réunir avec l'église le lendemain, mais la vengeance divine l'emporta sur ses criminelles audaces. Pour sortir du palais impérial, assisté d'une foule de partisans d'Eusebian comme gardes, il défila fièrement au milieu de la ville, attirant l'attention de tout le peuple. À l'approche du lieu appelé forum de Constantin, où est érigée la colonne de porphyre, une terreur née du remords de sa conscience s'empara d'Arius, et cette terreur lui provoqua un relâchement violent des entrailles. Il demanda donc s'il y avait un endroit convenable à proximité et, se dirigeant vers l'arrière du forum de Constantine, il s'y précipita. Peu de temps après, un léger malaise l'envahit, et, avec les évacuations, ses entrailles saillirent, suivies d'une hémorragie abondante et de la descente de son intestin grêle. En outre, des parties de sa rate et de son foie furent emportées par l'épanchement de sang, de sorte qu'il mourut presque aussitôt. Comme je l'ai dit, la scène de cette catastrophe est encore visible à Constantinople, derrière les ruines de la colonnade, et grâce aux personnes qui connaissent l'endroit, le souvenir perpétuel de cette mort extraordinaire est préservé.»

Nous apprenons ainsi qu'Arius fut pris de peur en passant devant le forum de Constantin, dans lequel se trouvait la colonne de porphyre contenant la relique de la vraie Croix, et que la latrine où ses intestins se sont déversés était située à l'arrière du bâtiment du forum. Cela indique-t-il que la Croix du Christ révéla le trompeur Arius qui paradait dans les rues de Constantinople, et qui, en conséquence, provoqua sa mort ? C'est ce que Socrate semble au moins sous-entendre.



MISE AU POINT

«Il est bien normal que je sois gêné par la faiblesse de la mémoire, moi qui suis déjà vieux et qui peut-être, comme les plantes dans un état semblable, penche vers l'abandon.» (acte de déposition du défunt patriarche Mouzalon)

Étant dans cette situation, il me faut pourtant suivre les paroles de saint Grégoire de Nysse : «Puisque le devoir *de scruter les Écritures* est aussi l'un des préceptes du Seigneur, il faut absolument, même si notre intelligence se trouve en-deçà de la vérité et n'atteint pas à la grandeur de ces pensées, réussir au moins à ne pas paraître négliger le commandement du Seigneur en mettant autant d'ardeur que possible à étudier le texte. Aussi, scrutons l'écrit qui nous est proposé autant que nous en sommes capables.» (sur l'Écclesiaste)

«La sainte Écriture, oeuvre du Dieu tout-puissant, a ceci d'admirable que, même quand on l'a expliquée de mainte façon, il lui reste toujours des replis secrets où elle tient cachés des mystères. Il est très rare qu'une fois expliquée, elle ne garde pas un surplus pour de nouvelles et quotidiennes explications. Ainsi, par un grand dessein providentiel, le Dieu tout-puissant l'a mise au-dessus de toute compréhension, pour parer à la faiblesse changeante des hommes. Afin d'éviter qu'elle ne s'avilisse en devenant trop connue, elle a été faite de telle sorte que, paradoxalement, en la connaissant, on l'ignore. On la lit avec d'autant plus d'agrément que, chaque jour, on y trouve à apprendre. Le plaisir qu'elle procure est plus vif, du fait qu'elle a toujours quelque chose de neuf à offrir.» Saint Grégoire le Grand (explication du Livre de Rois 1, 76,2)

L'évangile du dimanche passé (13e Matthieu) nous parlait de «la pierre rejetée par les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle; c'est là l'œuvre du Seigneur, une merveille à nos yeux.» (Mt 21,42)

Ce passage se rapporte d'abord à notre Seigneur qui fut rejeté par les pharisiens et les scribes qui le persécutèrent et le crucifièrent même. Le début de l'évangile parle d'eux en les comparant à des vigneronniers ingrats agissant de même. L'Écriture sainte nous montre d'autres histoires dans ce sens, qui sont des figures pour notre Seigneur, comme Joseph le Tout-bon, qui fut maltraité et presque tué par ses propres frères, mais fut élevé finalement très haut par Dieu, ou David que ses frères méprisaient jusqu'à ce qu'il tue le géant Goliath et monte finalement sur le trône royal. «J'étais le plus petit d'entre mes frères, le plus jeune dans la maison de mon père. Je menais paître le troupeau de mon père. ... Mes frères étaient beaux et grands, pourtant le Seigneur ne les a pas préférés.» (Psaume 151)

Pourquoi je parle de cela ? C'est que «les affaires de l'Eglise sont en souffrance, quoique vous pensiez que tout soit en paix. Et c'est un grand malheur de ne pas savoir que nous sommes dans le malheur, lorsque nous sommes plongés dans des maux sans nombre. Que dites-vous ? Nous avons des églises, des biens, et le reste, les collectes se font, chaque jour le peuple assiste à l'office divin, et nous méprisons. La prospérité de l'Eglise ne se reconnaît pas à ces signes,» comme quelqu'un a dit quelque part.

Je sais que ces lignes sont un peu énigmatiques, mais ceux à qui cela est adressé sauront lire entre les lignes, et comme dit l'Écriture : «Reprends le sage, et il t'aimera. Donne au sage, et il deviendra plus sage. Instruis le juste, et il augmentera son savoir.» (Pro 9,8)

a. Cassien

L'action de grâces plaide en faveur de l'impuissance auprès de Dieu.
saint Barsanuphe le Grand (lettre 214)

LE YOM KIPPOUR DONNE AUX JUIFS LA PERMISSION DE TROMPER LES AUTRES

Le jour le plus sacré du calendrier juif, Yom Kippour, commence le 8 octobre. Alors que moins d'un tiers des Juifs assistent aux offices, encore moins comprennent la prière qui tolère le mensonge et confirme la vraie nature satanique du judaïsme.

"Le jour de Yom Kippour, la tristement célèbre prière Kol Nidrei est récitée, presque toujours expliquée au public comme une cérémonie bénie pour demander pardon à Dieu pour des serments violés, des contrats rompus et des promesses non tenues l'année précédente. Le problème, c'est que cette image pieuse est un faux."

Yom Kippour commence mardi soir, le 8 octobre, alors que le monde occidental observera avec émerveillement des "Juifs pieux" prétendument "demander pardon à Dieu", alors qu'ils sont supposés "lutter pour la justice". Nul doute que le pape et les chefs des églises fondamentalistes protestantes transmettront leur estime pour la cérémonie du Yom Kippour, telle qu'elle est célébrée par le «peuple de Dieu».

À Yom Kippour, la tristement célèbre prière *Kol Nidrei* est récitée, presque toujours expliquée au public, comme une cérémonie bénie de demander pardon à Dieu pour des serments violés, des contrats non respectés et des promesses non tenues l'année précédente. Le problème est que cette image pieuse est fausse.

En vérité, *Kol Nidrei* est une cérémonie par laquelle tout ce qui suit est absous, sans qu'il en résulte une punition céleste :

1. Tout le parjure que vous allez commettre au cours de la prochaine année et
2. Tous les contrats que vous allez signer et violer au cours de la prochaine année, et
3. Toutes les promesses que vous allez briser l'année prochaine.

C'est la réalité du rite *Kol Nidrei* de *Yom Kippour* et c'est l'une des raisons pour lesquelles *Yom Kippour* est la plus fréquentée de toutes les cérémonies des synagogues du judaïsme. Les talmudistes aiment avoir un avantage et, à *Yom Kippour*, cela implique de faire de Dieu un partenaire principal dans les affaires louches et tordues.

La vérité sur la liturgie *Kol Nidrei* est généralement rejetée par les rabbins et leurs médias porte-paroles comme un "*bobard antisémite répugnant*".

Ils lancent cette accusation factice dans l'espoir que le public sera tellement intimidé par la peur d'être étiqueté "antisémite" qu'il ne consultera pas la documentation et acceptera de vive voix la parole des nobles rabbins et des grands médias toujours véridiques, comme nous le savons tous.

Les médias américains présentent de manière révérencieuse le pieux festival de manifestations pharisaïques de pénitence et de purification, de jeûne et de prières du *Yom Kippour*, qui témoigneraient de la prétendue relation privilégiée que les talmudistes entretiennent avec Dieu. Le confessionnal *Viduy*, composé des *Ashamnu* et des *Al het*, est un spectacle tout à fait génial, le catalogue des péchés qui n'a pas de sens en tant que forme d'auto-accusation, puisque le judaïsme récite toute la litanie, qu'il soit réellement coupable de chaque transgression ou pas.

Après la récitation de chaque transgression, on doit frapper le côté gauche de la poitrine avec le poing droit. Ceci est suivi de la prière de supplication, *Avinu Malkenu* et *Alenu*, le soi-disant "*Kaddish du deuil*".

Tout cela fait un impressionnant accompagnement de la veille de *Yom Kippour* à *Kol Nidrei*, qui a brisé les promesses, et démontre que plutôt que de les rapprocher de Dieu, ces cérémonies éloignent davantage les juifs adeptes du judaïsme, en faisant de Dieu un complice du mensonge et du serment enfreint, entouré d'un spectacle hypocrite de piété et de pénitence.

Le Talmud dans *Mishnah Hagigah 1:8* admet que le rite *Kol Nidrei* n'a pas de fondement biblique.

Le rabbin Moïse Maïmonide confirme que le rite *Kol Nidrei* n'est en aucune manière biblique : "*L'absolution des serments n'a aucune base dans la Torah écrite*" (Mishneh Torah, Sefer Haflaah, Hilkhot Shevouot 6:2).

La loi talmudique concernant le rite *Kol Nidrei* est la suivante :

"Et celui qui désire qu'aucun de ses vœux prononcés au cours de l'année ne soit valide, qu'il se tienne au début de l'année et déclare : "Tout vœu que je ferai à l'avenir sera nul." (Talmud babylonien : Nedarim 23a et 23b).

Notez que le Talmud déclare que l'action d'annulation des vœux doit être prise au début de l'année et en ce qui concerne les promesses faites à l'avenir. Cette distinction est essentielle car elle contredit ce que les trompeurs revendiquent est un service pénitentiel pour demander pardon pour des promesses brisées dans le passé, plutôt que ce qu'elle est : une annulation faite à l'avance pour des vœux et des serments qui doivent encore être faits (et délibérément violée en toute impunité).).

Cette "stipulation anticipée" est appelée *bitul tenai* et c'est la raison pour laquelle un juif est absous par avance de ses promesses non tenues qu'il fera à l'avenir, ou d'utiliser le jargon de l'avocat rabbinique, ou en utilisant le jargon d'un avocat rabbinique : "déclaration d'intention pour l'invalidation anticipée des vœux futurs."

Cela correspond à la leçon talmudique selon laquelle Dieu récompense les menteurs intelligents (Kallah 51a).

Vous devez avoir pitié des gens pris au piège dans cette charade sordide de cajoler Dieu pour qu'il les aide à tricher. ...

A tous ces "chrétiens" qui, plutôt que de chercher à sauver les pitoyables judaïques qui sont captifs de ce système de malhonnêteté religieuse institutionnalisée, les abandonnent à cela, nous pouvons seulement dire, que Dieu ait pitié de vous pour le rôle haineux que vous êtes en train de jouer à coopérer avec les rabbins pour permettre à davantage d'âmes judaïques d'être perdues au profit du Père des Mensonges.

dans : <https://numidia-liberum.blogspot.com> par Michael Hoffman

Il faut vénérer les reliques des saints et nous prosterner devant elles comme devant leurs personnes vivantes, car comme dit le prophète : «L'âme du juste vit dans la main de Dieu» et encore : «ne savez-vous pas que votre corps est le temple du saint Esprit ?» L'âme du juste est dans la main de Dieu et son corps est le temple du saint Esprit, il est comme la source de toute vie, le Christ, dont l'âme divine quitta le très pur corps au moment de sa terrible et vivifiante mort. Son corps pourtant n'en fut pas pour autant privé de la divinité, car le Christ est lui-même le puissant Verbe qui se trouve dans les profondeurs de Dieu son Père dont il partage l'essence, même si son âme a été en enfer⁷³ et son corps a été dans la tombe. De même, Dieu s'approprie le corps et l'âme des saints qui ont su conserver leur unité avec Lui en vivant selon ses commandements et qui ont été aimés de Dieu jusqu'à la fin. Et il se les attache, comme on attacherait des membres à la tête pour constituer un corps, de sorte que l'esprit des saints fait un avec celui de Dieu qui se mélange à leurs âmes et à leurs corps non seulement de leur vivant mais il ne les abandonne pas même après la mort : ainsi leurs restes et leurs os sont toujours remplis de grâce divine. Et comme le Seigneur leur a donné le don spirituel de sa force pour faire des miracles lors de leur vivant, de même leur corps séparé de l'âme n'en reste nullement privé. Il est donc erroné de les appeler morts - quelle chair morte pourrait faire des miracles ? - car ils sont comme vivants, selon la parole du Seigneur qui dit : «quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais.» On croirait que ces os ne sont que de la poussière et de la terre. Or, ils sont la terreur des démons; ils ouvrent les yeux des aveugles; et ils guérissent les lépreux, les paralysés et autres maladies. Bien que ces os soient sortis de la terre; ils ont communiqué avec le Seigneur et ils se sont débarrassés de leur apparence charnelle pour s'habiller d'une apparence céleste. C'est pourquoi l'âme des saints est conservée dans le Trésor céleste, alors que leur corps doit rester encore dans les profondeurs de la terre pour l'amour des hommes, car ces corps aident les vivants et nous guérissent de nos maux. Ainsi nous prions toujours ces saints devant leurs reliques pour qu'ils nous aident auprès du Seigneur, car Dieu ne refuse jamais de les entendre en se rappelant leurs peines, leur sueur, leur mort par l'épée, leurs blessures, leur sang versé en son saint nom et leur amour pour lui parce qu'ils l'aimaient plus que leurs parents et leurs enfants, plus que tout dans le monde.

LA SIGNIFICATION ET LE CARACTÈRE DES HUIT MODES OU TONS DE LA MUSIQUE BYZANTINE

Dans le système liturgique byzantin, chaque semaine est affectée à l'un des huit modes ou tons. Les modes 1 à 4 de la musique byzantine ont chacun une échelle propre, tandis que les modes 5 à 8 en sont les dérivés, et sont appelés modes plagaux. Le plus souvent, les modes sont appelés 1^{er} - 4^e modes, puis 1^{er} mode plagal, 2^e mode plagal, mode grave et 4^e mode plagal.

Ces modes sont regroupés dans trois familles :

1. Diatonique : qui contient le 1^{er} mode, le 1^{er} mode plagal, le 4^e mode et le 4^e mode plagal.
2. Chromatique : qui contient le 2^e mode et le 2^e mode plagal.
3. Enharmonique : qui contient le 3^e mode et le mode grave.

Selon le musicologue byzantin Savas I. Savas, chaque mode a son caractère propre :

1. Modes diatoniques

- * Le 1^{er} mode se distingue par son caractère axiomatique, magnifique, joyeux et terrestre
- * Le 1^{er} mode plagal se distingue par son caractère miséricordieux, stimulant et dansant
- * Le 4^e mode se distingue par son caractère festif, dansant et joyeux
- * Le 4^e mode plagal se distingue par un style humble, l'apaisement, les souffrances

2. Modes chromatiques

- * Le deuxième mode se distingue par son caractère émouvant, alangui et gracieux
- * Le deuxième mode plagal se distingue par son caractère funèbre et en général par son ton triste

3. Modes enharmoniques

- * Le 3^e mode se distingue par sa fierté, sa vaillance et son allure de maturité
- * Le mode grave se distingue par son caractère viril et par sa force mélodique

Savas I. Savas a regroupé les modes dans leurs familles. Comme vous pouvez le constater, chacun des modes de la même famille a des qualités similaires.

Chaque mode peut être chanté dans des styles différents : stichérarique, hirmologique, etc., en changeant le tempo d'un morceau, non pas par son rythme proprement dit, mais par un changement complet de sa formule de cadence, du nombre de notes par syllabe, etc. Souvent, un mode peut changer de diatonique en chromatique dur pour une section donnée.

Il est à noter que le chant ecclésiastique russe n'est pas divisé comme le chant byzantin, ni n'a le même caractère, bien qu'il utilise également huit modes (numérotés en ordre d'un à huit).

Le rôle d'un chantre dans le style byzantin n'est pas d'imposer au chant un sens ou une émotion personnels, mais d'exprimer par le chant le sens et le sentiment qui sont présents dans le texte et la musique.

Dans le chant russe cependant, chant ayant subi l'influence du style de musique de la Renaissance occidentale, il s'agit de faire ressortir les émotions physiques. Comme l'a dit le métropolite Eugène de Kiev :

«Ils ont souvent ignoré la sainteté du lieu et du sujet de leurs compositions, de sorte que, en général, ce n'est pas la mélodie qui est adaptée aux paroles sacrées, mais les paroles sont tout simplement ajoutées à la musique, et bien souvent d'une manière forcée. Ils voulaient, semble-t-il, impressionner leur audience par une euphonie semblable aux concerts, plutôt que de toucher leur cœur par une pieuse mélodie, et souvent. lors de telles compositions, l'église ressemble davantage à un opéra italien qu'à la maison de prière solennelle au Tout-Puissant.»

Certains peuvent considérer une telle critique trop sévère, mais elle est citée ici pour souligner la différence de caractère entre la musique ecclésiastique russe et la musique ecclésiastique byzantine.

Sous le consulat du clarissime Aspar qui se trouvait alors à Carthage, il est survenu dans cette ville un prodige diabolique et phénoménal : est-il un citoyen de ce pays qui l'ignore ? Une jeune fille d'origine arabe et qui portait l'habit d'une servante du Seigneur, était à se baigner dans des thermes lorsqu'elle regarda une statue de l'impudique Vénus, puis se regardant elle-même, imita son attitude : elle s'offrit ainsi comme demeure au diable. Immédiatement, ce lion qui rôde en rugissant (cf. I Pi 5,8) trouva qui il cherchait. Il occupa donc le conduit de son gosier : aucune nourriture ni aucun breuvage ne le franchirent pendant environ soixante-dix jours et tout autant de nuits, le diable faisant exercer le jeûne en son propre honneur par un instrument dont il s'était rendu maître. Les parents de la jeune fille, pendant un aussi long laps de temps, espéraient que ce phénomène viendrait à disparaître : ne pouvant souffrir davantage un mal qui persistait, ils vinrent présenter leur fille à l'évêque et le mirent exactement au courant de ce qui s'était passé. Mais la jeune fille bornait ses aveux à dire qu'au milieu de la nuit un oiseau lui apparaissait et lui versait je ne sais quoi dans la bouche. Ce fut alors une stupéfaction générale à la vue de cette jeune fille que ne flétrissait aucune marque de long jeûne, que n'épuisait aucune pâleur, ni dépérissement ni faiblesse, qui au contraire présentait la vigueur de chairs pleines de sève, de membres pleins de force. Et comme le récit paraissait incroyable, on tint conseil, après quoi l'évêque enferma la jeune fille dans le monastère de femmes où sont placées les reliques de saint Etienne, en la confiant au supérieur. Là, le premier jour, elle affirma seulement que l'oiseau lui était apparu et lui avait reproché d'avoir, sans pourtant y être contrainte par la faim ni la soif, gagné un lieu où il n'avait pas, lui, permission d'accéder. Eh bien, elle resta pendant deux semaines au monastère sans prendre ni nourriture ni breuvage.

Arriva l'aube du quinzième jour qui était un dimanche. Nous montâmes (au monastère) avec l'évêque pour y célébrer selon l'habitude le sacrifice du matin. Quand le supérieur conduisit la jeune fille à l'autel, sa démarche et sa tournure étaient celles qu'on voit aux femmes lorsque, toutes rouges, elles quittent une table où elles ont mangé et bu. Mais quand elle se prosterna devant l'autel, par le bruit de ses lamentations elle arracha à toute l'assistance des gémissements et des larmes, et le peuple présent suppliait le Seigneur de faire disparaître un si grand mal. Voilà que déjà les murmures du peuple devenaient inconvenants.

Après l'achèvement du sacrifice, la jeune fille en question, parmi les autres, reçut de l'évêque une petite parcelle du corps du Seigneur, trempée (dans le vin consacré), et elle la mâcha pendant une demi-heure sans réussir à l'avalier : car (de son corps) n'avait pas encore été chassé celui dont l'apôtre dit : «Quelle entente entre le Christ et Bélial ?» (II Cor 6,15); et encore : «Vous ne pouvez boire à la coupe du Seigneur et à la coupe des démons. Vous ne pouvez partager la table du Seigneur et la table des démons» (I Cor 10,21).

Tandis que l'évêque, de la main, lui soutenait le visage pour l'empêcher de rejeter le pain eucharistique, un diacre suggéra au pontife d'appliquer sur le gosier le calice salutaire. Ce qui fut fait : aussitôt sur l'ordre du Sauveur, le diable abandonna l'endroit qu'il avait investi; quant au pain consacré qu'elle avait dans la bouche, la jeune fille s'écria, en louant son Rédempteur, qu'elle l'avait avalé. D'où une allégresse générale et un concert à la gloire de Dieu qui avait, au bout de quatre-vingt-cinq jours, chassé le diable et sauvé la jeune fille du pouvoir de l'Adversaire. Aussi recommença-t-on la liturgie en sacrifice d'action de grâces pour elle ; elle y prie une part déterminée et se trouva rendue à son ancien mode de vie. Au moment précis où cet événement avait lieu, un diacre du même établissement religieux, poussé par une inspiration divine, enleva la statue et la réduisit en poussière : ainsi la divine Majesté triompha de toute la malice de celui qui s'y embusquait.

Dans : Quodvultdeus (Livre des promesses et des prédications de Dieu, 6 § 10-11)

En effet, la véritable obéissance ne discute pas l'intention des supérieurs, pas plus qu'elle ne fait de différence entre les commandements, car celui qui soumet à un supérieur toute la conduite de sa vie ne met sa joie que dans l'accomplissement de ce qui lui est commandé. C'est qu'il ne sait pas juger, celui qui a appris à obéir parfaitement : il croit que tout son bien consiste à obéir aux commandements.

Saint Grégoire le Grand (explication du Livre de Rois 2, 124,4)

L'ICÔNE DE LA SAINTE TRINITÉ

Les Écritures disent que la sainte Trinité est apparue à Abraham sous forme humaine, alors que les saints pères nous ont légué de la représenter sur les saintes icônes comme des êtres divins et royaux, comme des anges. Mais ils l'ont fait pour donner à ces représentations de la divinité plus d'honneur et plus de gloire. Ainsi, le fait que les divines personnes soient assises sur le trône symbolise leur royauté et leur majesté. Et les couronnes qui entourent leur saint front font référence au cercle, qui est le symbole de Dieu-principe-de-toutes-choses, car de même que le cercle n'a ni commencement ni fin, de même Dieu est sans commencement et sans fin. Et le fait que l'on représente les divines personnes avec des ailes laisse voir qu'elles sont des êtres célestes, qui se meuvent par eux-mêmes, qui s'élèvent vers les hauteurs, qui ne sont



accablés de rien et qui ne sont pas liés aux choses de la terre. Et le sceptre qu'ils ont dans la main représente leur pouvoir, leur autorité et leur puissance. Voilà ce que signifie leur représentation en tant que des êtres divins, royaux et angéliques. En effet, tout ce qui se dit ou est écrit sur Dieu, se dit et s'écrit non pas selon la puissance et la majesté de Dieu, mais selon la faiblesse de ceux qui écoutent, ou encore – comme il a été dit – selon le besoin. De sorte que ceux, qui ont la chance d'avoir de telles visions, n'essaient pas d'analyser en profondeur ces mystères, mais croient avec crainte et respect.

Et nous aussi, nous croyons dans notre cœur et dans notre esprit et nous proclamons par notre langue et par des mots qu'en vérité Abraham a vu la sainte, indivisible et toute puissante Trinité, et c'est pourquoi nous la représentons sur les saintes icônes, et c'est pourquoi nous nous prosternons devant la divine et très pure image de la sainte Trinité, dont l'être est indescriptible, ineffable et inconcevable. Et nous proclamons que la divinité apparaissait – de par sa miséricorde et de par sa clémence illimitée – aux pères, aux prophètes, aux patriarches et aux rois, dans le sanctuaire et, selon le besoin, sous diverses formes. Et que telle qu'elle leur était apparue à l'époque, telle nous la représentons aujourd'hui sur les très vénérables icônes.

Devant cette icône, la terre se remplit de chants trois fois saints de louange en l'honneur de la tri-sainte, indivisible et vivifiante Trinité et cette image sensible élève notre esprit et notre pensée, par un grand désir et un fervent amour, vers son inconcevable prototype. Or, ce n'est pas la chose sensible que nous vénérons alors mais la beauté que nous pouvons contempler dans cette représentation de la divinité : car l'honneur fait à l'image est destiné à son prototype. Et ce n'est pas seulement ici-bas que nous sommes sanctifiés et illuminés par le saint Esprit lors de cet acte de vénération, mais nous recevrons une grande et ineffable récompense également dans le siècle à venir, quand le corps des saints sera plus brillant que le soleil : voilà pourquoi l'on honore et l'on embrasse avec amour l'indivisible être de la divinité représenté en trois personnes sur l'icône et pour quelle raison l'on prie devant cette image divine de la sainte et vivifiante Trinité, en remerciant le Père, le Fils et le saint Esprit – notre Dieu, auquel appartiennent la gloire, le pouvoir, l'honneur, l'adoration et la majestueuse beauté : en tout temps, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

MESSAGE À UN ICONOGRAPHE (TROISIÈME TRAITÉ)

LA PRIÈRE EN COMMUN

Si quelqu'un dit : «je peux aussi bien faire ma prière chez moi», cet homme se flatte dans son erreur, car bien qu'on puisse toujours prier chez soi, il est impossible que cette prière soit aussi bonne que celle qui se fait à l'église où il y a tant de prêtres, où il y a les chants du chœur qui s'élèvent comme un seul vers Dieu, où il y a l'unanimité, l'accord et l'union de tous les participants. Dans cet instant, mon ami, il n'y a pas que les hommes qui unissent leurs voix dans un formidable cri à Dieu, mais les anges aussi se prosternent devant le Seigneur et les archanges prient tous ensemble. Et comme les hommes qui, en allant chez le roi, prennent avec eux des branches d'olivier pour que, en regardant ces branches, le roi se rappelle de la pitié et de l'amour des hommes, de même les anges, en se présentant à Dieu, lui proposent non des branches d'olivier mais le corps même du Seigneur et le prient ainsi pour la nature des hommes. Et nous aussi, quand nous prions, nous prions pour ceux-là mêmes, Seigneur, pour qui tu as donné ta vie, pour qui tu as versé ton sang pour qui tu as sacrifié ton corps – car tu nous aimes, toi, qui as pourtant été avant l'humanité.

Tout cela fait que si tu pries le Seigneur dans la solitude, ta prière n'a pas les mêmes chances d'être entendue que si tu pries à l'église, car à l'église, il y a les prêtres qui font la prière. Et s'il y a des prêtres, c'est que la prière du peuple est faible et il faut bien qu'elle s'unisse à une prière plus puissante pour pouvoir atteindre le ciel. Paul en témoigne quand il dit : «C'est lui qui nous a arrachés à une telle mort et nous en arrachera; en lui nous avons mis notre espérance : il nous en arrachera encore. Vous y coopérez vous aussi par votre prière pour nous.» La prière a également sauvé Pierre de la prison : «...mais la prière ardente de l'Église montait sans relâche vers Dieu à son intention.» Si donc la prière de l'Église a été si salutaire pour Pierre, comment pourrais-tu sous-estimer sa puissance et quelle réponse pourrais-tu espérer pour une prière solitaire ? En effet, l'Église s'est enracinée dans le monde plus fermement que le firmament et il serait plus facile de voir le soleil s'éteindre que l'Église disparaître de la terre. L'armée des anges loue Dieu dans le ciel tandis que sur la terre les hommes jubilent dans l'Église; au ciel, les séraphins entonnent le chant trois fois saint et le même chant s'élève de la terre où la multitude humaine s'unit en chœur. La célébration est la même dans le ciel et sur la terre, même action de grâce, même joie, même gaieté. Et tout cela a été rendu possible grâce à l'ineffable incarnation du Seigneur et au travail du saint Esprit, auxquels s'ajoutèrent également la sagesse et la grâce du Père; et c'est donc cette Trinité qui commande depuis le ciel l'ordre de nos liturgies, telle une cloche qui appelle les fidèles.

Ainsi rien n'est plus propice à améliorer notre vie que la gaieté que nous ressentons à l'église. À l'église, les affligés trouvent la joie, les accablés la consolation, les opprimés la tranquillité. L'Église met fin à la guerre, arrête les armées, chasse les démons, guérit les maladies, refoule les malheurs, raffermi les villes chancelantes, ouvre les portes du ciel, brise les chaînes de la mort, soulage les plaies qui viennent du ciel, brise les calomnies des hommes et donne la paix. L'Église dit : «Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos,»¹³⁵ Quoi de plus agréable que cette voix, quoi de plus doux que cet appel qui nous promet le repos de nos peines, la guérison de nos maux, la gaieté pour notre cœur affligé. Aussi, mes amis, arrivons au gai refuge de l'église plus tôt que Pierre et Jean n'étaient arrivés au tombeau du Seigneur; arrivons en avance, sans attendre la dernière cloche quand les chants ont déjà commencé; mais, dès que le premier coup de cloche se fait entendre, abandonnons toutes nos occupations et dépêchons-nous, avec diligence et zèle, d'arriver dans ce lieu saint afin d'expier nos péchés au lieu d'en accumuler encore plus par la paresse.

MESSAGE À UN ICONOGRAPHE (TROISIÈME TRAITÉ)

Selon le témoignage d'hommes très honorables, saint Luc l'évangéliste a peint le portrait de la Vierge qui, ayant vu ce dernier, a bien voulu lui conférer la grâce thaumaturge de sorte que ces icônes, copiées sur ce portrait, continuent encore aujourd'hui de produire des guérisons. Cette icône peinte par le divin Luc était conservée à Constantinople, dans l'église de la Vierge de Hodigitria, construite par la reine Pulchérie, comme en témoigne Nicéphore Calliste dans le livre 30 de son écrit. Ensuite, l'icône était conservée dans l'église de Sainte-Sophie mais celle-ci a été pillée par les Vénitiens qui ont emporté l'icône. Pour ce sacrilège, le patriarche Thomas de Constantinople a jeté sur eux l'anathème. Et que dire de l'histoire de l'apôtre Ananias qui essayait de toutes ses forces de peindre le portrait du Christ mais n'y a pas réussi, car le visage du Seigneur ne cessait de changer. Alors le Sauveur lui-même a pris un voile et y a imprimé son visage qui y est resté comme vivant, un véritable miracle digne de la divinité.



On pourrait rappeler également l'histoire de la sainte Véronique qui, lorsque le Christ portait la très sainte croix sur ses épaules et était tout couvert de sueur de son labeur, lui a donné un bout de linge dont il s'est essuyé le visage. Son aspect y est resté clairement imprégné, tout plein de sainteté et des traces de ses pieuses souffrances. Puis, il y a à Rome, près du théâtre de Marcellus, une image de la Vierge avec le Sauveur dans ses bras. Toute d'or et de saphirs, elle a été faite de la main des anges (selon la pieuse croyance) et offerte à sainte Gallia qui a nourri douze pauvres tout au long de sa vie.

Dans : LE MESSAGE DES TROIS TRÈS SAINTS PATRIARCHES

